

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : L'ami d'Edouard (suite); Le silence. — VARIÉTÉS : Cadet Roussel.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

L'AMI D'ÉDOUARD.

Quand Richard, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, avait recouvré la santé, grâce à la science et au dévouement du docteur van Stetten, il avait été pris d'abord, comme nous l'avons dit, d'un découragement profond. Cependant une pensée, qui peu à peu devint une idée fixe, s'empara de son esprit: d'après les bruits répandus sur les mœurs et les habitudes des orangs, on pouvait espérer que son fils vivait encore; il fallait donc le retrouver, le délivrer, ou du moins le venger.

A force de réfléchir au même objet, Richard en vint à se persuader qu'il devait s'occuper sans relâche de cette délivrance et de cette vengeance, et quand cette détermination fut bien arrêtée en lui-même, sa convalescence marcha rapidement. Il avait désormais un but à sa vie; il croyait, en écoutant les suggestions de son amour paternel, obéir à la voix de cette pauvre mère qui, du fond de la tombe, lui ordonnait de rechercher, de sauver l'enfant perdu. Aussi, abandonnant les affaires de l'habitation à sa sœur et à sa nièce, se mit-il à combiner les moyens d'exécution de son projet.

Il lui répugnait d'employer des secours étrangers pour opérer cette œuvre de délivrance; d'ailleurs les Malais, la seule race indigène qui eût la vigueur et l'énergie nécessaires pour l'assister efficacement, étaient féroces, traîtres et indomptables. Il résolut donc de ne compter que sur lui-même. Pour cela, il lui fallait renoncer à ses habitudes d'Européen, s'endurcir à la fatigue, aux privations, s'exposer aux dangers de la vie aventureuse des déserts, en un mot devenir sauvage. Cette tâche, dans la situation d'esprit où se trouvait Richard, ne lui parut pas au-dessus de ses forces, et il l'entreprit résolument aussitôt que la santé lui fut revenue.

Son premier soin fut de se perfectionner au tir, et d'acquérir cette adresse, cette sûreté de coup d'œil qui sont indispensables au chasseur dans les solitudes du nouveau monde. Grâce à des efforts constants, il parvint à se servir avec une habileté extraordinaire d'une excellente carabine de gros calibre qu'il s'était procurée à grands frais. Cette arme dans ses mains avait une puissance formidable; les plus énormes quadrupèdes tels que l'éléphant et le rhinocéros unicolore, assez communs dans les parties inhabitées de Sumatra, étaient tombés plus d'une fois sous ses coups. De même, il avait appris à manier le criss avec dextérité, et, dans une lutte corps à corps contre les monstres de la forêt vierge, il ne manquait jamais de plonger la terrible lame juste à la place où la blessure devait être mortelle.

C'était beaucoup, mais ce n'était pas tout; il fallait encore, d'après son programme, rendre son corps in-



C'était son fils, c'était son Edouard. (Page 341, col. 2.)

sensible aux intempéries de ce climat malsain, s'habituer à se passer des aises de la civilisation, à dormir sur la dure; il fallait perfectionner sa vue et son ouïe, et ce résultat ne pouvait être obtenu que par une pratique longue et opiniâtre. Aussi, pendant les trois années qui venaient de s'écouler, avait-il erré constamment dans les bois, vivant des produits de sa chasse, couchant où la nuit le surprenait, cherchant à plaisir les difficultés, les luttes et les périls.

Grâce à cette éducation nouvelle, Richard était devenu insensiblement tel qu'il avait pu le désirer. Sa santé s'était fortifiée; ses membres avaient acquis de la vigueur et de l'agilité; quoiqu'il eût considérablement maigri, il pouvait supporter longtemps la faim, la soif, la fatigue. Il entendait d'une distance considérable un bruit de pas sur les feuilles sèches; son regard découvrait au milieu des plus épaisses broussailles l'embuscade d'une bête féroce, et il avait, pour suivre une piste pendant plusieurs lieues, l'instinct merveilleux des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord.

On comprendra facilement que Richard, dans ses longues courses à travers les forêts sumatriennes, avait dû s'exposer à de bien terribles aventures. Une fois il avait eu à combattre contre un ours énorme, sans autre arme que la petite hache avec laquelle il se frayait un chemin dans les broussailles. Une autre fois, il s'était trouvé tout à coup enveloppé dans les replis d'un monstrueux boa, qui l'entraînait pour le briser contre un arbre, selon l'habitude de ces formidables reptiles; mais le colon, employant avec un merveilleux sang-froid la tactique des Malais, avait tiré son criss, tranché l'anneau froid et visqueux qui l'enlaçait, et achevé le serpent d'un coup de carabine. Nous ne parlons pas des buffles furieux qu'il avait arrêtés par une balle au milieu du front, lorsqu'ils le chargeaient avec impétuosité, des tigres qu'il avait foudroyés au moment où, se glissant dans les hautes herbes pour s'élancer sur lui, il ne voyait encore que leurs yeux étincelants. Mais le danger auquel il se fût exposé le plus volontiers était précisément celui qu'il avait le moins occasion de braver; nous voulons parler de celui qui eût résulté d'une rencontre avec les orangs. Or, cette espèce est assez rare; Richard, pendant cette longue période n'avait fait qu'en apercevoir quelques-uns, et toujours à une grande distance. Cependant actif et vigilant, il comptait sur la Providence pour lui fournir l'occasion qu'il appelait de tous ses vœux. Quant à son fils, malgré ses recherches incessantes, il n'en avait retrouvé aucune trace, et tout faisait supposer que si Édouard existait encore, les orangs l'avaient emmené avec eux dans quelque canton écarté où Palmer n'avait pu pénétrer jusque-là.

Il nous reste à mentionner le compagnon de Richard dans ses courses aventureuses, un chien appelé Robin. Ce Robin, que Palmer avait dressé lui-même avec un soin particulier, n'était pourtant pas un dogue robuste, capable de donner un bon coup de dent pour la défense de son maître, comme le chien de Boa; c'était au contraire une bête de très-petite taille, assez semblable à ces carlins qui font la joie de certaines vieilles filles. On ne pouvait donc pas compter sur Robin en cas d'un conflit sérieux avec les hôtes de la forêt; en revanche, il avait l'odorat et l'ouïe d'une finesse singulière, et sa vigilance ne se trouvait jamais en défaut. Le jour, quand on était en marche, Robin allait en éclaireur à vingt pas en avant de Richard, scrutant les buis-

sons, flairant les pistes, étudiant tout ce qui lui semblait suspect. Un danger se présentait-il, le roquet battait aussitôt en retraite, la queue entre les jambes, et poussait un jappement bas et timide dont son maître avait appris à distinguer toutes les nuances.

La nuit, Richard se construisait quelquefois un abri en branchages; souvent aussi il couchait dans un enfoncement de rocher ou dans un arbre creux. Robin, dans tous les cas, avait sa place aux pieds du chasseur. Quoique endormi en apparence, il levait la tête au moindre bruit et faisait entendre le signal ordinaire; aussitôt Richard était debout, sa carabine à la main. De la sorte, le maître et le chien ne pouvaient être surpris, avantage incalculable dans ces solitudes où le danger se présente toujours à l'improviste et où l'on succombe le plus souvent parce que l'on n'a pas su prévoir.

Tel était donc l'homme nouveau qui avait entrepris de retrouver l'enfant perdu, telles étaient les ressources dont il pouvait user contre les mille hasards défavorables de son affreux genre de vie. Cependant il ne se dissimulait pas qu'en dépit de ses précautions, de sa prudence, il serait peut-être tôt ou tard victime de sa témérité; mais cette éventualité ne l'effrayait guère; il avait fait depuis longtemps le sacrifice de son existence, et quand cette pensée de devenir un jour la proie des bêtes féroces se présentait à son esprit, il disait avec une sombre résignation :

« Soit! mes peines alors seront finies. »

Depuis la perte d'Édouard, cinq années, comme nous l'avons dit, s'étaient écoulées, lorsque Richard entreprit une excursion qui dura six jours et dont les résultats le remplirent d'espoir; il était parti de l'habitation, avec son bagage ordinaire, c'est-à-dire ses armes, sa hache et quelques provisions. Cette fois il avait résolu de pousser ses explorations dans une partie nouvelle de la forêt. On se souvient en effet que, lors de son premier voyage en compagnie de Boa et de Tueur-d'Éléphants, ils avaient dû reculer devant un immense marais, d'une largeur inconnue, mais qui formait de ce côté un obstacle infranchissable.

Depuis cette époque, Palmer avait scruté minutieusement la portion des bois qui s'étendait entre ces marais et la colonie; mais toujours ces bas-fonds, avec leurs gigantesques roseaux tranchants comme des sabres, avec leurs abîmes de vase sillonnés par les crocodiles, avec leurs flaques d'eau croupissante aux émanations, empoisonnées, avaient arrêté ses pas. Cependant Richard, dans une tournée précédente, avait cru s'apercevoir, en montant sur un arbre élevé, qu'au centre à peu près de ces vastes marécages se trouvait une étroite chaîne de rochers qui pouvait servir à les traverser, et c'était sur ce point qu'il voulait tenter le passage.

Il marcha pendant deux jours afin d'atteindre cet endroit. Il se dirigeait au moyen d'une petite boussole de poche dont il ne se séparait jamais, et de certains signes de reconnaissance qui lui étaient devenus familiers. Il consultait aussi fréquemment une espèce de carte du pays qu'il avait tracée lui-même, et où il avait soigneusement consigné ses découvertes antérieures. À l'aide de ces indications, il retrouva sans peine la place qu'il cherchait, et ce succès fut bientôt suivi d'un autre. Il ne s'était pas trompé dans ses prévisions : les rochers basaltiques qu'il avait aperçus de loin se prolongeaient d'une manière irrégulière, mais continue, à travers le marais. C'était une chaussée naturelle qui

permettait de franchir ces bas-fonds si dangereux et si mal fréquentés. Richard la suivit donc, sans s'inquiéter de quelques gaviaux qui firent mine de lui disputer le passage, et bientôt il pénétra dans une partie de la forêt tout à fait nouvelle pour lui, et deux ou trois fois plus vaste que ce qu'il en connaissait déjà.

Pour la première fois depuis ses malheurs, un sentiment assez semblable à de la joie se réveilla dans son cœur. Peut-être son fils était-il caché dans ce mystérieux canton; peut-être allait-il enfin atteindre ces insaisissables orangs et punir le ravisseur d'Édouard. Cependant, malgré son impatience de commencer les recherches, il sentit la nécessité de ne pas s'enfoncer dans cette contrée inconnue sans s'être préalablement orienté avec soin, afin d'éviter plus tard des hésitations et des erreurs funestes. Il prit pour point de repère deux ou trois hautes montagnes situées au centre de l'île, nota sur sa carte certaines observations importantes, et alors seulement il osa s'aventurer dans ces solitudes, où nul être humain n'avait peut-être pénétré depuis la création.

Cette portion du pays avait un aspect fort différent de celle qui s'étendait de l'autre côté des marécages, et le chasseur constata, non sans une vive satisfaction, qu'elle réunissait toutes les conditions désirables pour être fréquentée par les orangs. Il savait en effet que ces quadrumanes sont extrêmement frileux, et qu'à Sumatra, où le climat est sujet à de brusques variations de température, surtout dans le voisinage des montagnes, ils établissent d'ordinaire leur demeure dans des régions basses et couvertes, à l'abri du vent. Or, ce canton paraissait conforme aux exigences des orangs. C'était une espèce de vallée, ou plutôt une vaste dépression du terrain, qui s'étendait à perte de vue. Les arbres, de proportions colossales, n'étaient pas serrés les uns contre les autres, mais disposés par bouquets d'une façon pittoresque. Le sol était frais sans être marécageux; de hautes herbes formaient une mer onduleuse de verdure, dont émergèrent les troncs séculaires des bombax et des palmiers. Le paysage avait le caractère majestueux et grandiose d'une savane américaine.

Richard s'engagea résolument dans ces hautes herbes. Dès les premiers pas, tout ce brillant tableau disparut à ses yeux, et il n'aperçut plus que la cime des arbres les plus proches. Robin le suivait, le nez au vent, l'œil au guet. Le colon ne tarda pas à reconnaître que cette puissante végétation, si calme en apparence, était habitée par des hôtes nombreux. A chaque instant des volées d'oiseaux, spatules blanches, flamants roses, hérons à aigrettes flottantes, s'envolaient autour de lui, et de larges sillons tracés dans la prairie trahissaient le passage habituel d'énormes quadrupèdes; mais, sauf un buffle qu'il trouva ruminant au pied d'une touffe de rotins et qui tourna vers lui son œil hagard sans se déranger, il ne vit rien qui fût motif d'alarmes.

Palmer rencontrait aussi fréquemment des mares formées pendant la dernière saison des pluies, et qui l'obligeaient à faire de longs détours. Malgré ces obstacles, malgré les précautions que lui imposait sa situation, il marchait rapidement et il avait pénétré assez avant dans la vallée, quand il s'aperçut que le soleil allait se coucher. Or, il ne pouvait, sans s'exposer à des risques certains, passer la nuit à la belle étoile, comme il l'avait fait plusieurs fois déjà, et il était temps de songer à un abri pour la nuit. Par malheur, il ne voyait là

ni rocher ni arbre creux qui pût lui servir de retraite temporaire; il se trouvait en pleine savane, et il eût été de la dernière imprudence d'attendre le lendemain à la place où il était.

Richard se mit donc à la recherche d'un endroit plus favorable pour établir son camp. Il désirait surtout découvrir de l'eau courante, car, n'ayant pas voulu se désaltérer aux mares d'eau corrompue qu'il avait rencontrées en route, il mourait de soif ainsi que son petit compagnon. Son espérance ne tarda pas à se réaliser, et il trouva enfin un ruisseau frais et limpide où le maître et le chien purent se désaltérer à loisir.

Du reste, cette place était telle qu'on pouvait la souhaiter pour y passer la nuit. Outre l'eau potable, une des premières nécessités dans ces solitudes, il y avait des cocotiers, des figuiers, des bananiers chargés de fruits. De plus, Richard avisa entre les monstrueuses racines d'un banyan, un creux assez profond pour lui servir de retraite ainsi qu'à Robin. Après s'être assuré que cette cavité n'était pas déjà en la possession de certains hôtes qui n'auraient pas volontiers consenti au partage, il se hâta de ramasser de la mousse et des feuilles sèches pour former son lit.

XVII. Découverte.

Pendant que Richard s'occupait de ce soin, le faible hurlement qui était toute la voix de Robin, car Robin n'aboyait jamais, attira son attention. Quoique le chasseur n'eût pas reconnu les intonations qui annonçaient un péril imminent, il porta vivement sa carabine à l'épaule et chercha des yeux quelle pouvait être la cause de cet avertissement. Bientôt les herbes s'entr'ouvrirent à vingt pas de lui et livrèrent passage à un cerf de petite taille, dont l'espèce est assez commune à Sumatra. Celui-ci, soit qu'il ne vit pas Richard, soit qu'il ignorât encore ce qu'il avait à redouter des créatures humaines, marchait d'un pas tranquille, et, redressant son bois majestueux, il s'approcha sans défiance du ruisseau. C'était une proie facile et le colon songea qu'un filet de cerf rôti sous la cendre serait pour lui et son compagnon un souper délicieux après les fatigues de la journée. Il se disposait donc à lâcher la détente de sa carabine, et à troubler par une explosion d'arme à feu le silence profond du désert, quand Robin fit entendre un nouveau hurlement, mais cette fois sur un ton plaintif très-différent du premier. Le maître avait reconnu le signal d'alarme; aussi ne songea-t-il plus au pauvre cerf qui, après s'être désaltéré, s'éloigna sans se douter du danger qu'il venait de courir.

Richard, immobile et l'arme à l'épaule, regardait vainement dans toutes les directions; il n'entendait aucun bruit et rien ne paraissait. Enfin, las d'attendre, il se tourna vers Robin pour lui reprocher son erreur, et alors il remarqua que le chien, au lieu de s'occuper de ce qui se passait à terre, avait les yeux fixés sur un arbre situé à trente ou quarante pas de lui. Le colon dirigea de même son attention sur ce point, et il finit par distinguer un grand corps, qui se mouvait dans le plus épais du feuillage : c'était un orang.

Le premier mouvement de Richard fut pour tirer sur cet individu d'une race exécrée; mais il se ravisa. L'orang ne l'avait pas vu et ne paraissait pas inquiet. Sans doute sa demeure n'était pas éloignée; et au lieu de le tuer tout d'abord pour satisfaire une aveugle vengeance, ne valait-il pas mieux le suivre de loin et épier

ses actions, sauf à lui envoyer une balle si les circonstances l'exigeaient? Richard rabattit donc son arme encore une fois, et se jetant derrière une touffe de bambous, il continua d'observer l'orang.

Celui-ci, comme nous l'avons dit, montrait une sécurité complète, et sans doute il ne soupçonnait guère la présence d'un ennemi dans cette partie de la forêt,

dont il avait été le roi jusqu'à ce jour. Il passait assez lourdement d'un arbre à un autre. Une cause particulière ralentissait ses mouvements; ses mains étaient chargées de figues et de bananes qu'il venait de cueillir aux arbres voisins. Il ne fallait pas néanmoins trop compter sur cette indolence apparente. Palmer savait qu'à la moindre alerte l'orang-outang rejetterait



Richard Palmer.

prestement son fardeau et disparaîtrait avec la rapidité de la pensée.

Dès que l'orang fut à quelque distance, le chasseur saisit Robin, qui eût pu devenir pour lui un embarras sérieux, et le déposa dans le creux où il devait coucher lui-même, en lui ordonnant de rester immobile. C'en était assez; le petit animal, dressé de longue date à ce manège, se blottit dans la cavité et il n'eut pas bougé

jusqu'au lendemain sans la permission de son maître.

Richard, tranquille de ce côté, se mit à ramper dans les hautes herbes et ne tarda pas à retrouver l'orang qui continuait paisiblement sa route d'arbre en arbre. Le colon prenait les plus grandes précautions pour n'être pas aperçu; mais, par malheur, les bandes d'oiseaux qui s'envolaient tumultueusement sur son passage pouvaient trahir sa marche. Une fois même, il se jeta

ventre à terre, croyant avoir été découvert. L'orang, en effet, venait de s'arrêter sur une grosse branche et avait fait entendre une espèce de bourdonnement sourd et guttural. Était-ce un cri de terreur ou un cri d'appel? Richard, aussi inquiet que surpris, ne savait qu'en penser.

Au bout de quelques instants, le chasseur atteignit une clairière soigneusement abritée contre le vent par d'épais massifs d'arbres et traversée par le ruisseau dont nous avons parlé. Dans cette espèce d'enclos, les herbes étaient foulées et comme piétinées; sur la berge du ruisseau, un sentier bien battu et humide donnait à penser que l'on descendait habituellement par là pour aller se désaltérer. Mais ce qui frappa d'abord le chasseur, ce fut la vue de deux huttes à peu près semblables à celles qu'il avait déjà rencontrées dans la forêt, lors de sa première excursion. L'une d'elles était perchée sur les maîtresses branches d'un vieil ébénier; la deuxième était adossée au tronc d'un bombax un peu à l'écart. Celle-ci, plus spacieuse et infiniment mieux construite que les autres, était couverte en feuilles de palmier encore fraîches, et elle paraissait de beaucoup préférable aux misérables cases qui abritent certaines peuplades indigènes de la mer du Sud.



Les orangs dans l'île de Sumatra. (Page 339, col. 1.)

Aucun orang ne se montrait autour de ces singulières habitations, et Richard put les croire encore abandonnées; mais son incertitude dura peu. L'orang, qui l'avait guidé jusque-là, fit entendre de nouveau, en arrivant à la clairière, son bourdonnement mystérieux.

Puis il monta sur l'ébénier et poussa deux ou trois cris. Une voix répondit de l'intérieur de la hutte fermée au pied du bombax, puis l'on en vit sortir une créature étrange, dont les formes, toutes différentes de celles des orangs, étaient de nature à causer une profonde émotion à l'observateur.

En effet, ce n'était pas un orang, disons-le tout d'abord; c'était un homme, ou plutôt un enfant qui avait la taille et la vigueur d'un homme. Une longue chevelure inculte lui servait de vêtement, et son corps, quoique brûlé par le soleil, durci par le contact de l'air, présentait les signes indélébiles de la race blanche. Ses ongles étaient longs et aigus, ses mouvements brusques et agiles; néanmoins son regard avait de la douceur et même une sorte de tristesse farou-

che qui inspirait de la compassion.

Nous ne saurions donner une idée de l'extase qu'éprouva Richard à cette apparition. Cet être misérable et dégradé, c'était son fils, c'était son Édouard.



Les orangs. (Page 339, col. 1.)

Sans doute il y avait loin de l'enfant blanc et rose qu'il avait perdu à cet adolescent robuste, hâlé, à l'air sauvage, qui avait à peine quatorze ans et qui paraissait en avoir dix-sept. Cependant il ne pouvait s'y tromper; son cœur paternel avait tressailli, la voix du sang avait

parlé. Oubliant tout le reste, il voulait se soulever au-dessus des grandes herbes qui le cachaient, il voulait s'écrier : « Édouard! mon cher Édouard! » mais les sons s'éteignirent dans sa gorge, le bras qui le soutenait fléchit sous le poids de son corps, et il retomba la

face contre terre, incapable de voir, d'entendre et de se mouvoir.

Cette faiblesse momentanée eut un heureux résultat, car elle donna le temps à la réflexion de modérer ces premiers transports. Richard, en reprenant conscience de lui-même, sentit la nécessité d'agir avec une prudence extrême s'il voulait ramener à la vie civilisée le malheureux enfant qu'il venait enfin de retrouver. Il ne se croyait pas sûr, en effet, d'abattre d'un seul coup de fusil l'orang qu'il avait aperçu, et qu'il soupçonnait d'être le ravisseur d'Édouard; d'ailleurs, l'eût-il tué, d'autres orangs pouvaient aussi se trouver dans le voisinage et accourir au premier signal d'alarme; comment Richard, malgré ses armes et son courage, se défendrait-il contre une troupe de ces animaux dont il connaissait la vigueur indomptable? D'ailleurs et surtout ne se pouvait-il pas que le malheureux enfant, tombé dans cet état d'abrutissement profond, ne reconnût pas son père, ne prit la fuite à sa vue, ou même n'essayât de se défendre contre lui? il valait donc mieux demeurer caché et attendre pour agir une occasion favorable.

Pendant que le chasseur se trouvait ainsi condamné momentanément à l'inaction, l'orang s'était avancé d'un pas nonchalant vers l'ébénier. A sa vue, il recommença ses cris sur un ton particulier, et sembla inviter le jeune garçon à monter, en lui montrant de beaux fruits qu'il avait à la main. Mais Édouard ne se pressait pas de se rendre à cette invitation; il se dirigea vers le ruisseau, se baissa et se mit à boire dans le creux de sa main, après quoi, il parut chercher parmi les arbres environnants celui qui devait lui fournir son repas du soir. Avisant un grand figuier chargé de fruits, il l'embrassa résolument, et, avec une légèreté peu inférieure à celle des singes eux-mêmes, il en atteignit la cime; là, il s'assit sur une branche et se mit à souper à son tour.

L'orang, son souper achevé, s'était étendu nonchalamment sur une grosse branche. Néanmoins il ne perdait pas de vue Édouard, dont l'éloignement paraissait exciter sa défiance. A la fin, trouvant sans doute que le jeune garçon s'écartait trop ou tardait trop à revenir, il sortit de son indolence et se dirigea vers lui en sautant d'arbre en arbre. Le pauvre Édouard le vit s'avancer; redoutant sans doute quelque brutalité, il se hâta de remplir sa bouche de figues et se laissa glisser au pied de l'arbre. Alors il revint piteusement vers sa hutte par la voie terrestre, tandis que l'orang, satisfait en apparence de sa docilité, revenait à la sienne par la voie aérienne.

Richard était navré de voir son fils et le fils de sa chère Elisabeth, cet enfant de tant d'espérances, tombé à ce point de misère qu'il était devenu l'esclave de ce singe hideux. Du reste, il n'y avait plus à douter qu'Édouard ne fût retenu de force, et que les orangs n'exercassent sur lui une surveillance continuelle pour l'empêcher de recouvrer sa liberté.

Palmer dut bientôt interrompre ses observations et les réflexions qu'elles lui suggéraient; le soleil venait de se coucher; la nuit arrivait, comme à l'ordinaire, sans être précédée du crépuscule, et le ciel s'était assombri tout à coup. Bientôt l'orang répéta son bourdonnement et rentra dans sa hutte. Édouard, de son côté, se hâta de regagner sa cabane de feuillage; tout redevint immobile et silencieux dans la clairière.

Richard ne savait ce qu'il devait faire, mais il avait un vif désir de tenter quelque chose pour se mettre

immédiatement en rapport avec son fils. Comme il y réfléchissait, il fut pris d'un doute affreux; pendant les scènes précédentes, Édouard n'avait pas prononcé un mot; ne se pouvait-il pas qu'il eût complètement désappris le langage humain, qu'il fût incapable de comprendre et de répondre quand on lui adresserait la parole? D'ailleurs quelle circonspection n'était pas nécessaire à l'égard de cette intelligence amoindrie par la solitude, le silence et la fréquentation des brutes! Malgré tout cela, le pauvre père résolut de risquer sur-le-champ une épreuve.

Après avoir donné à l'orang le temps de s'endormir et s'être assuré que la nuit était trop profonde pour qu'il fût aperçu, il se traîna jusqu'à la hutte d'Édouard, s'accroupit derrière la paroi de feuillage opposée à l'entrée, et dit à l'enfant d'une voix douce :

« Édouard! cher Édouard! penses-tu encore à ton père? »

Il se fit dans la hutte un mouvement brusque, comme si l'on se fût levé sur son séant; en même temps Richard entendit une respiration oppressée, haletante, qui trahissait une émotion extraordinaire. Peut-être l'habitant de la cabane croyait-il avoir été le jouet d'un rêve, quand Richard, après une courte pose, reprit du même ton en appuyant sur chaque mot :

« Édouard! Édouard! as-tu donc oublié ton père qui t'aimait tant, et ta mère Elisabeth, et ta cousine Anna? »

A peine avait-il achevé ces mots qu'il fut épouvanté lui-même de leur effet. Soit que la voix humaine, qu'il n'avait pas entendue depuis si longtemps, l'eût frappé de terreur, soit qu'il eût pu comprendre le sens de ces paroles, Édouard fut saisi d'une espèce de vertige. Il bondit hors de sa hutte en poussant des cris affreux, et se mit à courir à droite et à gauche d'un air frénétique. Sa main brandissait une massue et il en frappait le vide, comme s'il eût voulu atteindre un fantôme. Tout en courant, il continuait de pousser des clameurs perçantes, sauvages, qui n'avaient plus rien d'humain. Enfin, éperdu, hors d'haleine, tout en sueur, il jeta son bâton, embrassa un tronc d'arbre, et, l'escaladant avec rapidité, il disparut au milieu des branches.

Richard demeura stupéfait du résultat de son action; il attendit longtemps sans voir revenir Édouard; découragé, il regagna la place où il devait passer la nuit, et retrouva Robin dans le creux où il l'avait laissé. Le petit animal se mourait de faim, et son maître s'empessa de lui donner à souper. Quant à lui, il ne songeait pas à manger, malgré les fatigues de la journée. Il n'osa pas non plus allumer de feu, selon son habitude, pour écarter les bêtes féroces, car cette lueur éclatante n'eût pas manqué d'inquiéter les orangs et peut-être son fils lui-même. D'ailleurs il n'avait aucune envie de dormir, et il se promettait d'être sur ses gardes pendant le reste de la nuit. Il s'établit donc dans son pauvre gîte, et, sa carabine sur ses genoux, il se mit à rêver aux difficultés de la situation.

Il ne suffisait pas, en effet, d'avoir retrouvé Édouard; il fallait d'abord le soustraire à la domination de ces formidables animaux, et Richard savait assez de quoi ils étaient capables pour apprécier le danger d'une pareille entreprise. Afin d'atteindre ce but, il eût été nécessaire de se mettre en communication avec Édouard et de se concerter avec lui; mais comment se concerter quand le seul son de la voix humaine produisait un effet si puissant sur le jeune sauvage? Maintenant que

Richard avait découvert son fils, il ne voulait pas risquer de le perdre de nouveau par quelque démarche imprudente ou dont le succès ne serait pas certain. Aussi, après y avoir longtemps réfléchi, s'arrêta-t-il au plan que voici : ne rien entreprendre pour le moment, retourner à la colonie afin de chercher des secours, en revenir bientôt avec un grand nombre de personnes qui entoureraient la hutte d'Édouard et s'empareraient de lui, en dépit de la volonté et de la résistance des orangs. Ce plan était d'une exécution lente, et exigeait que le père laissât quelques jours encore l'enfant à son existence misérable, mais c'était le plus sûr, et Palmer n'en voulut pas d'autre.

Cependant une inquiétude le bourrelait; qu'était devenu Édouard? Dans son aveugle frayeur ne s'était-il pas gravement blessé en se heurtant contre les arbres ou les rochers? Ces pensées torturèrent le chasseur pendant le reste de la nuit. Plusieurs fois il fut sur le point de retourner à la hutte pour s'assurer si son fils y était revenu; mais il entraînait désormais dans son projet que rien ne troublât la sécurité de cet orang et des autres animaux de son espèce qui habitaient probablement le même canton, qui, pendant son absence, pourraient quitter leur domicile actuel et aller s'établir dans une autre partie de la forêt. Néanmoins, ne pouvant surmonter son inquiétude, il se glissa vers un massif de broussailles d'où il lui serait facile d'épier les habitants de la clairière; il s'y établit avec Robin et attendit impatiemment le jour.

Ce jour parut enfin, et les splendeurs matinales illuminèrent les bois. Par malheur, le cabout empesté roulait ses ondes épaisses sous la voûte de feuillage et empêchait de voir à quelque distance. Or, il n'y avait pas à espérer que le brouillard se dissipât avant quelques heures, et le chasseur, qui avait hâte d'agir, ne pouvait perdre tant de temps en observations. Mais il songea que si cette brume fâcheuse l'empêchait de voir, elle devait aussi empêcher qu'il ne fût vu, et il se rapprocha des huttes, en profitant pour se cacher de toutes les inégalités du terrain.

Il eut bientôt la satisfaction d'apercevoir Édouard qui revenait à pas lents vers sa cabane. Le jeune garçon était plus abattu, plus triste encore que la veille, comme si l'événement de la soirée précédente eût réveillé en lui des souvenirs poignants. Il passa, la tête baissée, à côté de son père, et vint s'asseoir devant sa hutte d'un air sombre et rêveur.

Richard devinait ou croyait deviner ce qui troublait cette faible intelligence; et que n'eût-il pas donné pour voler dans les bras de son fils, pour le calmer, lui expliquer ce qui lui semblait obscur et effrayant? Mais la première expérience avait trop mal réussi pour qu'il fût prudent d'en risquer une nouvelle, et le père se contenta de verser une larme en murmurant :

« Va, pauvre enfant, courage! quelques jours encore, et tes souffrances finiront! »

Richard commença donc à opérer son mouvement rétrograde avec des précautions infinies. Après avoir prévenu le chien par signe qu'il devait se taire, il se mit à ramper lentement dans les broussailles, et bientôt ils se trouvèrent l'un et l'autre hors de la clairière.

XVIII. Retour à l'habitation.

Cependant ce ne fut pas sans un cruel serrement de cœur que le père s'éloigna de cet enfant chéri qu'il

avait retrouvé au prix de tant d'efforts et de dangers. La dernière fois qu'il l'aperçut à travers le brouillard, Édouard était encore assis devant sa cabane et plongé dans ses mornes rêveries. Il avait la tête appuyée sur sa main, et ses longs cheveux incultes formaient comme un voile à sa douleur; mais ce voile n'était pas assez épais pour cacher de grosses larmes qui roulaient sur ses joues bistrées.

Richard se mit en chemin avec ardeur. Il comptait franchir en deux jours la distance considérable qui le séparait du Nouveau-Drontheim, et revenir le troisième, en nombreuse compagnie, pour opérer la délivrance de son fils. Mais, en dépit des précautions qu'il avait prises, des points de reconnaissance dont il s'était assuré, il s'égarait plus d'une fois dans la savane. Après avoir franchi de nouveau la tortueuse chaussée de rochers qui traversait les marais, il espéra que sa marche sur un terrain connu ne serait plus ralentie; un funeste événement vint encore déconcerter ses prévisions.

Le petit Robin, en rôdant autour de son maître pour éclairer la route, fut mordu par un de ces reptiles vénéneux qui infestent les forêts de la Malaisie. Un tel accident n'était pas nouveau, et vingt fois Richard, en appliquant sur la blessure de son fidèle serviteur certaines herbes connues de lui, était parvenu à le guérir promptement. Cette fois encore il s'empessa de poser sur la plaie le spécifique ordinaire, mais le résultat ne répondit pas à son attente. Le chien continuait de souffrir, il enflait démesurément; bientôt il ne put plus marcher, et force fut à Richard de s'arrêter pour lui donner ses soins. Mais tous les efforts furent inutiles; la pauvre bête expira en attachant sur son maître des regards pleins d'affection et en lui léchant les mains.

Cette mort inattendue affligea fort le chasseur et le jeta dans un profond découragement.

« Cher petit compagnon de mes souffrances et de mes misères, disait-il, les larmes aux yeux, en retournant le corps inanimé, croyais-tu donc que tes services ne me seraient plus nécessaires? Pourquoi laisses-tu notre tâche inachevée? »

Il ne voulut pas que le corps devint la proie des bêtes féroces, et avec son criss il lui creusa une petite fosse; puis il se remit en marche, l'œil morne et le cœur navré.

Cet événement lui avait fait perdre un temps précieux. D'ailleurs, privé de l'aide qu'il trouvait dans l'instinct merveilleux de Robin, le chasseur ne pouvait plus avancer avec autant de rapidité et d'assurance qu'autrefois. Aussi, au lieu d'arriver à la colonie le lendemain, comme il l'avait souhaité, n'y arriva-t-il que le troisième jour.

Lorsqu'il atteignit l'habitation, le nouveau gouverneur, M. Deursen, y était en visite et s'entretenait avec Mme Surrey et Anna.

ÉLIE BERTHET.

(La suite au prochain numéro.)

LE SILENCE.

« L'art de parler, dit Plutarque, est la première connaissance que l'on donne aux enfants; on ferait bien ensuite de leur apprendre à se taire. On se repent souvent d'avoir parlé; jamais on ne s'est repenti d'avoir gardé le silence. »

X.



CADJET ROUSSEL



Cadet Rousselle a trois maisons (*bis*)
 Qui n'ont ni poutres ni chevrons, (*bis*)
 C'est pour loger les hirondelles ;
 Que direz-vous d'Cadet Rousselle ?
 Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
 Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois habits : (*bis*)
 Deux jaunes, l'autre en papier gris, (*bis*)
 Il met celui-là quand il gèle,
 Ou quand il pleut et quand il grêle.
 Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
 Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois chapeaux ; (*bis*)
 Les deux ronds ne sont pas très-beaux, (*bis*)
 Et le troisième est à deux cornes :
 De sa tête il a pris la forme.
 Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
 Cadet Rousselle est bon enfant.